La narrativisation de la scène interlocutive

De ce que l'on fait (parfois) en racontant quelque chose

Jacques Bres

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3436>

DOI : 10.4000/praxematique.3436

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 19-41

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jacques Bres, « La narrativisation de la scène interlocutive », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 13 | 1989, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3436> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3436>

Jacques BRES
 Groupe de Recherche en Linguistique praxématique
 Montpellier III

LA NARRATIVISATION DE LA SCENE INTERLOCUTIVE

De ce que l'on fait (parfois) en racontant quelque chose

La "science du récit", la *narratologie*, s'est constituée et développée, en France, au cours des années soixante, dans le cadre de l'analyse structurale, en prolongement des travaux des Formalistes russes. Se présentant comme une des formes textuelles *apparemment* les plus monologiques, le genre narratif convenait à une théorisation construite sur le modèle d'une linguistique de la langue. Considéré essentiellement dans sa réalisation écrite, il s'est particulièrement bien prêté aux recherches structuralistes en ce qu'il n'invalidait pas (trop ouvertement) le principe d'immanence qu'elles posent comme postulat. De la sorte, le récit a majoritairement été analysé en termes de structures décontextualisées et de clôtures internes, en effacement de l'interaction narrative qui le sous-tend : à savoir comme un produit non comme une production, comme un objet non comme un acte (de parole) se réalisant entre un narrateur et un (ou des narrataire(s)). (1)

W. Labov (2) est, à notre connaissance, le premier à avoir appréhendé le récit (oral) en des termes sinon interactifs, du moins qui présupposent l'interaction narrateur / narrataire(s). Avec la catégorie - certes quelque peu floue-d'*évaluation* dont il analyse l'efficace propre aux niveaux *propositionnel* (propositions libres, limitées), *structural* (la partie évaluation) et *syntactique* (complexification de la syntaxe narrative de base), il introduit à une pragmatique du récit (3).

Depuis une dizaine d'années, les travaux analysant la dimension interactive du récit, et plus précisément sa fonction d'acte de langage, se sont multipliés (4).

Précisons que c'est non seulement le récit oral ordinaire mais également le récit écrit littéraire qui est appréhendé en termes d'interlocution (5).

Nous aimerions proposer, à travers quelques exemples de récit oraux extraits d'une enquête sociolinguistique dans une entreprise industrielle (6), un fonctionnement interactif du récit que nous nommerons *narrativisation de la scène interlocutive*. Nous présentons les notes d'une recherche actuellement en cours : ce qui explique, à défaut d'excuser, tout à la fois le caractère tâtonnant de la démarche comme le statut d'hypothèse des interprétations avancées.

1 - FONCTIONNEMENT DE LA NARRATIVISATION DE LA SCENE INTERLOCUTIVE

Dans le récit oral d'expérience personnelle, le narrateur est actant. La catégorie de la personne se répartit de la façon suivante :

Les scènes du *temps du raconter* et du *temps raconté* sont dans l'ensemble hétérogènes : spatialement, temporellement et personnellement (le *je* fait exception : il est actant *et* narrateur). Dans les cas de narrativisation de la situation d'interlocution, par delà cette hétérogénéité, un élément qui est intégré à l'économie du raconté trouve une pertinence que nous qualifierons pour l'instant de seconde sur la scène du raconter.

Prenons un premier exemple :

1.1 - Au cours de leur enquête dans les Houillères des Cévennes, les intervieweurs organisent, à la demande d'un groupe d'étudiants allemands et de leur professeur en mission dans la région, une rencontre avec les *mineurs de Ladrecht*. Leur leader, *François Combe*, sur sollicitation de l'enseignant, se lance dans un long récit (34 minutes) du mouvement de grève qu'ils ont conduits de mai 1980 à juin 1981 (8). Extrayons le fragment suivant, produit à la quinzième minute

de cette prise de parole, alors que le narrateur en est encore au début de la mise en récit de cet événement (premier mois de grève) :

[1] 18/1/312 (9)

(...) au départ is croyaient que: nous allions faire un baroud d'honneur / baroud d'honneur bon "Is vont faire ça une semaine quinze jours puis / is auront fait un tour de piste : les mineurs et puis: tout rentrera dans l'ordre terminé" // (...) au bout de quinze jours un mois là eh ça nous posait quand même quelques problèmes eh et les mineurs is commençaient à dire "Ils se foutent pas mal de nous" / eh "Is vont nous laisser crever sur place" / et: vraiment : parce qu'ils savent / quand en face ça réagit : / (oui oui D) même si ça réagit mal: au moins on sait que: (1) qu'y a quelque chose qui passe pas (1) (10) là (...)

La fin de la séquence relate un moment du vécu expérientiel des grévistes : leur préoccupation devant l'absence de réaction de la direction de l'entreprise, au début du conflit.

Hypothèse : ne signifie-t-elle pas également la préoccupation du *narrateur* devant l'absence de réaction des *narrataires* ? Il faut préciser - ce qui va dans le sens de cette proposition - que ceux-ci (professeur et étudiants), s'ils écoutent F. Combe, n'ont manifesté jusqu'alors aucune marque d'intérêt ou de désintérêt : aucune évaluation de son récit. Peut-on contrôler cette interprétation ? Par chance, nous disposons d'un élément qui, par analyse contrastive, va nous permettre de le vérifier ou de l'invalidier : ce même événement a été mis en récit par le même narrateur au cours d'une interview réalisée quelques trois mois auparavant. Nous en extrayons la séquence correspondante :

[1'] 11/1/195

(...) au départ is comptaient qu'on allait / is ont dit "Bon is font un tour de piste et puis / c'est le baroud d'honneur" euh (...) au départ ç'a été dur euh / on occupait le fond / on restait au fond / on surveillait / bon on essayait d- d- d' attirer / la presse / conférence de presse tout ça mais enfin (mm B) / en face y avait aucune réaction eh / ça bougeait pas on est restés / un mois / un mois que: / les gars is disaient / "Is nous laissent crever là / y a personne qui qui qui réagit / is s'en foutent pas mal de nous eh" / c'était dur ...

[1] et [1'] sont en tous points (ou presque) comparables : F. Combe reprend en [1], parfois à la lettre même (métaphores du "tour de piste", du "baroud d'honneur"), les programmes de phrases qu'il a énoncés antérieurement en [1']. Rien d'étonnant à cela : en tant que leader, il a eu plusieurs fois - et pas seulement au cours de notre enquête - l'occasion de mettre en récit la grève de Ladrecht : tel un conteur (semi-) professionnel, il dispose de séquences quasi prêtes qu'il se

contente de réactualiser. La comparaison [1] / [1'] semble contredire notre hypothèse initiale : dans [1] on pouvait faire état de l'absence d'évaluation des narrataires, ce n'est pas le cas dans [1'] : les intervieweurs, en confirmation de la narration, y sont allés de leurs *mm* et autres *ouais*. La séquence [1] n'aurait donc pas le fonctionnement interactif que nous lui avons supposé : prête à l'avance, le narrateur la "servirait" quel que soit son public.

Comparons cependant plus précisément les énoncés décrivant l'absence de réaction de ceux "d'en face", en les réécrivant en *propositions* (selon la méthode utilisée par Labov) :

[1] (28.3.1983)		[1'] (7.1.1983)	
P 1	les mineurs is commençaient à dire "Ils se foutent pas mal de nous" /	P 1'	en face y avait aucune réaction eh /
P 2	eh "Is vont nous laisser crever sur place" /	P 2'	ça bougeait pas
P 3	et: vraiment parce qu'ils savent / quand en face ça réagit: / (oui oui D)	P 3'	on est restés / un mois / un mois que: /
P 4	même si ça réagit mal: au moins on sait que: (1) qu'y a quelque chose qui passe pas (1) là /	P 4'	les gars is disaient / "Is nous laissent crever là /
		P 5'	y a personne qui qui qui réagit /
		P 6'	is s'en foutent pas mal de nous eh" /

Les propos rapportés des mineurs sont globalement homologables : P2/P4' ; P1/P6'. L'absence de réaction, par contre, est énoncée de façon quelque peu différente :

a) dans [1'], elle est narrée (P1') puis relatée en discours direct attribué à l'actant mineurs (P5'). Dans [1], elle est verbalisée sous forme de discours explicatif du narrateur : P3, P4. Par le présent de *vérité générale*, le propos, qui vaut pour la scène du temps raconté, peut également être pertinent pour la scène du temps du raconter.

b) le narrateur, en [1], commence par inscrire ce propos en non-personne : "is savent" (P3) (comme il l'avait fait en [1'] : "is disaient" (P4') ; mais le programme est intercepté et remplacé par un autre tour (P4) dans lequel le *je* s'inclut : "on sait". Le *je*, soubassement de ce *on*, peut référer aussi bien à l'actant qu'au narrateur F. Combe.

La *double entente* de la séquence [1], fort conjecturale telle que nous la postulons à partir des seuls marqueurs personnel et temporel, semble confirmée par deux éléments de la proposition subordonnée :

P4 (...) on sait que: (1) *qu'y a quelque chose qui passe pas (1) là /*

c) le verbe *passer*, dans ce type de programme de phrase, produit le sens de : *communication (réussie/échouée) entre interlocuteurs*. Ce programme réfère aux relations entre actants (grévistes/direction) ; il redouble sa pertinence si on le rapporte à une difficulté de l'interaction narrative elle-même : le problème de transit de parole entre narrateur et narrataires.

d) la proposition est énoncée par le locuteur dans un petit rire : cet élément métadiscursif ne peut guère faire sens que dans la mesure où le propos s'applique à l'interlocution du temps du raconter : il sert à modaliser (fonction d'atténuation), en rattrapage de l'à-dire sur le dire, la tension interactive que son énonciation peut engendrer.

Notre analyse semble vérifiée par l'attitude des narrataires, tout au moins de l'un d'entre eux : le professeur allemand (désigné par D dans la transcription), qui a sollicité initialement la prise de parole de F. Combe, alors qu'il n'est pas intervenu jusqu'alors, produit, en P3, l'approbation *oui oui* :

- et: vraiment parce qu'ils savent / quand en face ça réagit: / (*oui oui D*)

comme si D avait saisi la dimension interactive de cette séquence. Plus même : comme si, à travers l'embarras du narrateur devant l'absence d'évaluation des narrataires, il avait entendu une demande de changer d'attitude. En termes pragmatiques, on considèrera l'évaluation de D comme un effet *perlocutoire* qui présuppose le décodage, dans la parole du narrateur, d'un acte indirect de requête.

Ajoutons qu'à partir de là, les narrataires ponctuèrent de leurs évaluations le récit de F. Combe qui, du coup, retrouvera son assurance habituelle.

Nous dirons donc que la séquence [1], au-delà de sa pertinence dans le cadre du récit, fait sens sur la scène de l'interlocution : on peut entendre que le narrateur verbalise par elle - indirectement donc - une difficulté de l'interaction (11), verbalisation que les narrataires perçoivent comme une requête indirecte à eux adressée et à laquelle ils répondent.

1.2 - Le récit sert à l'expression d'un acte indirect (du narrateur en direction du narrataire). Plus fortement, comme on va le voir dans notre deuxième exemple, *il est* parfois un acte indirect.

Victor Chaix, mineur à la retraite, se trouve, comme nombre de ses camarades, dérangé - les troubles de sa parole le signalent - lorsque, au cours du

questionnement sur la diglossie franco-occitane, les intervieweurs code-switchent du français à l'occitan. Plus même : il se sent agressé, hausse le ton, deviendrait presque menaçant ... Cette séquence est engagée depuis plus de cinq minutes lorsque V. Chaix, en réponse à une demande de confirmation d'un enquêteur (B.51) (sur ses pratiques en langue B avec sa femme), propose le récit suivant :

[2] 137/2/444

(A : V. Chaix ; B, C : enquêteurs)

B.51 - amb la femna parlas pas

A.52 - nononon / même tu vois té / je vais te prendre un exemple / et il est frappant chez moi / *ma belle-mère est hongroise / ma femme est française mais: elle parle couramment l'hongrois / eh (mm C) / eh bé si ma belle-mère vient ici / et qu'elle parle avec ma femme hongrois / et que je suis là moi / (mm C) ça me ça m'irrite / alors je leur dis "Vous allez parler en français ou attention eh !"*

C.53 - (1) per de que (1) ?

A.54 - eh bé parce que ça me plaît pas j'aime de savoir ce qu'on dit

Ce récit vient en exemplification ("je vais te prendre un exemple") de l'argument qui précède, à peine esquissé : "même tu vois", aisément explicitable : le locuteur ne parle pas occitan à sa femme ("nonon") ; plus *même*, il lui interdit de parler hongrois. Nul doute du bien-fondé de la mise en rapport des diglossies franco-occitane et franco-hongroise.

N'a-t-il pas (en plus ? d'abord ?) une fonction interactive ? Le sujet diglosse soumis à la question / mis en question par la parole en occitan des intervieweurs se doit, sinon de mettre fin à leur questionnement sur la langue B, du moins de leur en interdire l'usage. Pouvant difficilement formuler cet interdit directement (12), le locuteur a recours à la médiation de la narration d'une scène familiale : au travers de la substitution thématique diglossie franco-hongroise/ diglossie franco-occitane et de la substitution actantielle femme, belle-mère / enquêteurs, c'est à ceux-ci que s'adressent l'ordre et la menace de la dernière proposition :

- vous allez parler en français ou attention eh !

Notre analyse de ce récit comme acte indirect (requête + menace) se confirme de ses effets perlocutoires, certes partiels et légèrement différés :

- si l'intervieweur C poursuit son questionnement en occitan, elle modalise son énonciation d'un petit rire (qui n'est pas sans rappeler celui que nous avons rencontré dans l'exemple (1)) :

C.53 - (1) per de que (1) ?

Nous entendrons que C tâche de dédramatiser la tension interactive pour pouvoir poursuivre le type de questionnement qui la suscite ; façon de s'autoriser à passer outre à l'interdit sans trop ouvertement faire perdre la face à son énonciateur.

- le conflit linguistique (questions des enquêteurs en occitan, réponses de l'enquêté en français) ne se prolonge que deux paires (de tours de parole) plus avant : sans abandonner le topique de la diglossie franco-occitane, B et C reviennent au français. Ce qui a pour effet de faire singulièrement baisser la tension interactive : V. Chaix retrouve le ton cordial du début de l'interview.

A la différence de l'exemple [1], c'est ici non pas une brève séquence du récit mais le récit lui-même dans sa totalité qui fonctionne comme acte indirect. D'autre part, nous avons dit que dans [1] le programme de sens à valeur interactive était second / secondaire, qu'il survenait en quelque sorte en sub-légalité, doublant, parasitant la séquence narrative. La hiérarchie est inverse dans [2], où la production elle-même du récit nous semble s'originer dans l'interaction : c'est pour résoudre un problème de celle-ci que le locuteur produit celui-là.

Il convient maintenant, à l'issue de la présentation de ces deux exemples, d'explicitier le terme d'*acte indirect* dont nous avons usé jusqu'à présent sans plus de précision, et qui peut prêter à confusion. Le concept a été formulé dans le cadre de la théorie des actes de langage, inaugurée par Austin en 1962. Ce champ d'études, comme on le sait, a été fort retravaillé depuis. La majorité des auteurs s'accordent pour distinguer les actes directs (a) des actes indirects, et, à l'intérieur de ces derniers, les indirects marqués (b) (ou conventionnels) des indirects allusifs (c) (non conventionnels) (13). Par exemple : (a) *lave-toi les mains*. (b) *tu peux te laver les mains ?* (c) *tu as les mains sales*.

De ce point de vue, le processus que nous décrivons relèverait de la catégorie (c) : *acte indirect allusif*. Avant de procéder à ce classement, il convient de revenir sur la définition de l'*acte de langage* lui-même. Nous partirons de celles proposées par Anscombe (14) :

- "L accomplit un acte illocutoire A dans une énonciation E si L présente E comme destinée à produire certaines transformations juridiques, et les produisant" (p. 66) ;

- "un illocutoire est une prétention à produire certaines transformations" (p. 68). Comme le verbe *prétendre* le présuppose clairement, le locuteur de l'acte de langage sait ce qu'il fait : mieux même, il le veut. C'est par voie de conséquence limiter la problématique aux actes commis en connaissance de cause (15). Pour

reprendre les termes de Kerbrat-Orecchioni "Quand dire, c'est illocutoirement *prétendre* (16) faire" (1986:59). En termes praxématiques, nous dirons que la pragmatique, dans sa théorisation des actes indirects, et plus précisément de l'implicite, prend en compte *l'excès de l'à-dire sur le dire* (sous la forme du vouloir dire sans le dire ouvertement), mais rejette *l'excès du dire sur l'à-dire* (dire sans le savoir/vouloir).

Cette perspective est selon nous fortement sujette à caution : si effectivement très souvent le sujet a voulu délibérément l'acte de son dire, il n'en va pas toujours ainsi : quand dire, c'est *aussi* faire ... sans le savoir.

Lorsque nous parlons, à propos du processus que nous analysons, d'acte indirect, nous ne sous-entendons donc pas que F. Combe, dans [1], avait *forcément* l'intention de solliciter les évaluations de ses narrataires, pas plus que V. Chaix, dans [2], n'avait *forcément* l'intention, en énonçant son récit, d'interdire d'occitan la parole des enquêteurs.

Notre analyse vaut pour les réactions des narrataires : nous avons contrôlé la présence de l'acte indirect aux évaluations de ceux-ci. La pragmatique pose que, pour qu'un acte illocutoire soit suivi d'effet perlocutoire, il faut que l'auditeur ait décodé cet acte. Nous partageons cette remarque de bon sens, mais ajoutons, contre cette théorie, que ce décodage peut être infraconscient (sinon inconscient) : les narrataires de F. Combe peuvent bien évaluer la séquence [1], ceux de V. Chaix cesser d'user de l'occitan, sans avoir *forcément* conscience que, ce faisant, ils répondent positivement à une requête du narrateur formulée médiatement par le récit qu'ils sont en train / viennent d'entendre.

On aura compris que la théorie du sujet qui sous-tend notre travail est fort différente de celle présupposée par la pragmatique : en nous appuyant sur les acquis de la psychanalyse, nous posons que le locuteur ne sait pas toujours / complètement ce qu'il dit, plus précisément en ce qui nous concerne ici, ce qu'il fait en disant. Il est parlé autant qu'il parle. Locuteur et interlocuteurs jouent de la parole et sont joués par elle.

2 - UN CAS PARTICULIER DE NARRATIVISATION DE LA SCENE INTERLOCUTIVE : LE RECIT CONTRESOCIOTYPIQUE

Commençons par un rapide résumé des résultats d'une recherche exposée ailleurs (17) : la dialectique du *même* et de l'*autre* à l'oeuvre dans les relations intergroupales produit des *stéréotypes* : *ethnotypes* pour les contacts interethniques,

sociotypes pour les contacts entre classes sociales différentes. Dans notre corpus de travail, nous avons isolé, chez les locuteurs ouvriers, un type de récit qui se présente - et fonctionne - comme la réfutation active du *sociotype* ouvrier :

- ce stéréotype, produit par les cadres et la maîtrise, s'articule autour de deux traits :

(1) le mineur est tire-au-flanc ; (2) le mineur est borné.

- en invalidation de cette offense, le locuteur ouvrier relate un épisode de son vécu expérientiel, qu'il met en scène selon la structure suivante :

- 1 initiation de la rencontre cadre / Je- mineur
- 2 le cadre s'adresse au mineur (offense sociotypique)
- 3 l'ouvrier répond au cadre (contre-offensive invalidant le sociotype)
- 4 le cadre ne sait / ne peut répondre : il est "tanqué" (18)

Notre étude tend à montrer que ce type de récit - que nous nommons récit contresociotypique (désormais RCST) - joue un fort rôle de production d'identité sociale : le locuteur ouvrier retourne une parole dévalorisée (la sienne) en une parole aux puissants effets perlocutoires ; conjure les failles induites par la dominance et la sociotypisation qui l'accompagne en un plein identitaire compensatoire.

Nous nous intéresserons ici à la narration elle-même du RCST. Le narrateur *ouvrier* s'adresse aux intervieweurs qui se sont présentés à lui, lors de la prise de contact, comme des universitaires-chercheurs : à savoir des *intellectuels*.

Hypothèse : ce statut interpelle implicitement le sujet ouvrier selon les traits du *sociotype* : intellectuels, les enquêteurs sont pour lui des autres sociaux, appartenant à la classe sociale (19) d'où s'énonce le stéréotype péjoratif que, de par leur seule présence, ils convoquent (bien malgré eux !). Par RCST interposé (identification ingénieur/intervieweurs sur la base de leur identité sociale), le mineur répond indirectement "à qui de droit" qu'il ne correspond pas à l'image négative à laquelle l'assigne le *sociotype*.

Nous conduirons l'analyse à partir de deux séquences :

2.1 - Ernest Antarieu, mineur en retraite, vient de nous dire la haine (20) qu'il éprouve pour un métier qu'il a vécu comme une quotidienne descente aux enfers. Le début de la plage que nous présentons conclut sur ce thème :

(A : E. Antarieu ; B, C : enquêteurs)

- A.1 - la misère fait faire des choses des fois (...) et voilà j'ai fait mineur pasqu'il n'y avait pas d'autre débouché
- C.2 - et vous avez des enfants ?
- A.3 - oui j'ai deux fils
- C.4 - et: ils sont mineurs ?
- A.5 - et: ils ne sont pas mineurs (mm C) / ils ne sont pas mineurs et: / et je n'aurais pas enfin / là là je suis obligé / de vous répondre / ce que j'ai répondu à un ingénieur / *un ingénieur m'a dit "Vous savez Antarieu si si mon fils euh: un jour enfin désirait faire mineur / je ne l'empêcherais pas" / je lui ai dit "Bien sûr Monsieur l'ingénieur s'i fait mineur comme vous / vous êtes un ingénieur des Mines " (...)*

Le RCST lui-même (21) se compose d'une seule paire : l'enchaînement des tours de parole de l'ingénieur et du Je-actant. Le propos (rapporté) de celui-là n'est pas directement sociotypique :

(...) si mon fils euh: un jour enfin désirait faire mineur / je ne l'empêcherais pas

Est construit indirectement, sous le praxème *mineur*, un idem qui neutralise la différence sociale ingénieur/mineur. Le destinataire peut y sous-entendre :

- soit une marque d'égard : l'idem construit abolit la distinction hiérarchique. Qu'un supérieur inscrive en même son subordonné peut être valorisant pour la face de celui-ci ;

- soit comme offense, dans la mesure où il y voit condescendance, flatterie, ou même y flaire le sociotype. C'est ce second décodage que semble opérer le Je-actant : il va refuser cet idem en faisant la démonstration que l'ingénieur a joué sur la signification de *mineur* :

je lui ai dit "Bien sûr Monsieur l'ingénieur s'i fait mineur comme vous / vous êtes un ingénieur des Mines

Le Je-actant est décrit explicitant le programme de sens que l'ingénieur a fait produire en sublégalité au praxème mineur : *ingénieur des Mines*. Démonstration est faite qu'il sait déjouer ce qu'il catégorise implicitement comme piège linguistique, qu'il connaît le *bon sens* des mots. L'argumentation est d'ordre métalinguistique, sa valeur contresociotypique très forte.

Retiendra notre attention ici le mode de rattachement de ce récit au contexte et au cadre interlocutif, tels que les pose la proposition qui l'introduit :

je suis obligé de vous répondre ce que j'ai répondu à un ingénieur

Dans une perspective goffmanienne (22), on remarquera que le narrateur amène son récit fort habilement : il transite des destinataires de sa parole dans l'entretien (les intervieweurs) au destinataire de sa parole dans l'événement qu'il va mettre en récit (l'ingénieur), à partir d'une commune valorisation implicite du métier de mineur perçue dans leurs propos. Débrayage par fondu-enchaîné en quelque sorte.

Cette explication ne nous paraît pas suffisante. Plus profondément, la production narrative nous semble se fonder sur une identification ingénieur / enseignant-chercheur, à laquelle le locuteur procède à partir de son identité ouvrière : s'il se sent *obligé de répondre* aux intervieweurs *ce qu'il a répondu à un ingénieur* c'est que ce qu'il a répondu à celui-ci s'adresse, via la médiation du récit, à ceux-là. Le processus de narrativisation de la situation d'interlocution est en quelque sorte verbalisé ici par celui qui le met en oeuvre.

On ne saurait toutefois, à partir de ce seul exemple, conclure que le RCST fonctionne bien, interactivement, comme narrativisation de la situation d'interlocution : sur les vingt-deux occurrences de notre corpus, seul ce récit explicite l'identification des intervieweurs à un actant du récit. Plutôt que d'y voir la manifestation d'une structure restée latente dans les autres cas, on peut entendre que le récit d'Antarieu est une exception ... qui, en tout état de cause, ne saurait confirmer la règle que nous entendons poser. La démonstration reste donc à faire.

2.2 - La seconde plage à l'analyse de laquelle nous allons maintenant procéder nous sera d'un plus grand secours : elle va nous permettre de confirmer le rapport que nous avons hypothétiquement posé entre l'interaction enquêteurs / enquêté et l'actualisation narrative des représentations contresociotypiques.

Cette séquence fonctionne à un double titre comme révélateur :

- par le type d'interview dont elle est extraite : pour conclure notre enquête sociolinguistique dans Les Houillères des Cévennes, nous avons eu l'idée d'inverser partiellement (23) les rôles dans la situation d'interview : nous avons réuni quelques mineurs qui nous ont fait "passer sur le grill", selon l'expression de l'un d'entre eux. Cette inversion nous a permis de confronter notre représentation de l'enquête à celle des enquêtés en observant les effets du changement des rapports de place. D'une manière générale, ce qui, dans l'interview, ne pouvait guère se dire que de façon médiate s'énoncera plus directement à cette occasion

qui place les mineurs en position d'intervieweurs, les enquêteurs étant assignés aux places d'interviewés.

- par le type de locuteur qui y intervient : *Denis Reynal*, qui assure les responsabilités de délégué à la sécurité du jour, est farouchement *ouvriériste* : grand lecteur, passionné d'archives ouvrières, il entonne volontiers des couplets "anti-intellectualistes primaires". Ses prises de parole, toujours violentes et sans appel, font la joie de ses camarades : dans ses excès, il exprime tout haut et sans la modaliser, une conception des rapports direction / ouvriers (au-delà travail manuel / travail intellectuel) à laquelle beaucoup se refusent de se laisser aller, mais qui les sollicite. Ce n'est pas un hasard si, dans l'extrait retenu, D. Reynal se voit invité à questionner les enquêteurs par un des mineurs-intervieweurs (D1) : on les "attend au tournant" de sa question !

[4] 273/1/200

(A : D. Reynal ; B, C : enquêteurs ; D, E, F : mineurs)

D.1 - allez Denis !

A.2 - ah bé: disons que moi: je suis: habitué / depuis quand même quèque temps aux luttes de la classe ouvrière : j'ai suivi:: / je suis pas:: sorti:: j'ai pas fait des études à 14 ans j'étais quand même à la mine mais quand même j'ai suivi les guerres de religion (...) je dois dire bon que / la lutte de Ladrecht / c'est une lutte comme: comme d'autres: une lutte qui a été décidée par les travailleurs qui s'est développée grâce aux travailleurs: menée grâce à l'action de la CGT et: chaque jour a suffi sa: sa peine chaque jour y a eu des décisions chaque jour il a fallu lutter à Ladrecht chaque jour y a eu des visites à Ladrecht y a eu chaque jour un soutien financier pour Ladrecht / *et un beau jour:: j'ai rencontré Jacques Bres et Françoise Madray / qui sont venus is m'ont touché la main le premier jour / "Bonjour" "Bonjour" on se connaissait pas euh: (rire de B) bien entendu / pour moi très sympathiques quoique je me méfie tout le temps du corps enseignant (rire général) / je me méfie toujours du corps enseignant je ne les rejette pas / mais si eux sont assez intelligents pour essayer de nous analyser nous faire parler / moi je suis assez intelligent aussi pour essayer de les écouter et: savoir ce qu'is veulent a priori vous comprenez là-dessus / les marchands de livres moi: / ça aussi: / je m'attendais toujours à ce que Jean-Pierre Chabrol / s'empresse / à faire un livre: en essayant d'en tirer un profit pour se payer soit une moto soit un cheval supplémentaire ou une jeep ou et cetera là-dessus bon: / là-dessus je disais bon j'ai été un peu déçu euh: == là là-dessus quoique je / == rien gêné qu'il écrive un livre sur Ladrecht mais c'est une méfiance personnelle:: que j'avais / quoique quand même je suis pas: totalement opposé à ce qu'on écrive sur: les luttes du mouvement ouvrier / euh je dois dire que je me méfie vous connaissez J.G. le professeur occitan là eh qui a écrit un livre == qui vante tous les mérites de la Cévenne aux quatre coins là qui joue de la guitare en occitan / eh qui vante le pays minier pasqu'il y est né / eh mais je l'ai jamais vu dans une dans une dans une lutte de de: de de de Ladrecht / du Larzac i sautera aux incendies des Cévennes actuellement mais: i s'est pas trop attardé quand même sur le mouvement ouvrier de Ladrecht quand même eh bon / il est plutôt i serait plutôt près à collectionner: les fleurs qui poussent en terre cévenole eh / en essayant d'en tirer un profit ne serait-ce qu'en élevant des abeilles pour récupérer le miel / eh bon / *mais je dois dire que Françoise et Jacques bon:: / je me suis informé auprès des camarades quand même "Qu'est-ce que c'est ces deux universitaires qui se rappliquent là:" bon (rire de BC) / eh / et: puis: nous nous sommes: disons: rencontrés davantage et là j'ai pu découvrir quand même:: des camarades enseignants / que je trouve très sympathiques / et: où de plus en plus je leur accorde ma confiance eh /**

disons là-dessus et comme disait Serge pourquoi vous êtes-vous penchés sur / le sort / sur la lutte des mineurs / (...) que ressentez-vous aussi vous également proches donc des travailleurs que ressentez-vous parmi vos confrères: de la faculté de Montpellier ?

C.4 - la bonne question

E.5 - il est parti loin mais il y est arrivé (rire de E)

Selon les règles conversationnelles qui régissent le genre *interview*, l'acte de questionner doit se réaliser par une prise de parole assez brève. D. Reynal transgresse fortement cette maxime de quantité (24). Qu'est-ce qui se dit dans cet excès ?

Remarquons tout d'abord que le locuteur ne se trompe pas sur l'acte de langage que l'on attend de lui. C'est l'adresse d'une question aux enquêteurs qui structure ce tour de parole, même si celle-ci tend à être longuement différée : les deux évaluations positives, formulées à son terme, le confirment :

C.4 - la bonne question

E.5 - il est parti de loin mais il y est arrivé.

L'acte direct d'interrogation est retardé (voire concurrencé) par une argumentation qui met en scène le trait sociotypique (2) (*le mineur est inintelligent*) et sa réfutation. L'originalité de la séquence tient à ce que les actants impliqués sont ici les enquêteurs (B et C) eux-mêmes.

De l'évocation des moments importants de la grève de Ladrecht, le locuteur glisse - en transitant habilement de l'itératif *chaque jour* au singulier *un beau jour* - à un récit que, pour plus de lisibilité nous retranscrivons en propositions.

- P1 et un beau jour:: j'ai rencontré Jacques Bres et Françoise Madray / qui sont
venus
- P2 is m'ont touché la main le premier jour /
- P3 "Bonjour"
- P4 "Bonjour"
- P5 on se connaissait pas euh: (rire de B) bien entendu /
- P6 pour moi très sympathiques quoique je me méfie tout le temps du corps
enseignant
(- - - - -)
- mais je dois dire que Françoise et Jacques bon: /
- P7 je me suis informé auprès des camarades quand même "Qu'est-ce que c'est ces
deux universitaires qui se rappellent là:" bon (rire de BC) / eh /
- P8 et: puis: nous nous sommes: disons: rencontrés davantage

P9 et là j'ai pu découvrir quand même:: des camarades enseignants / que je trouve très sympathiques / et: où de plus en plus je leur accorde ma confiance eh /

Ainsi dégagées de la longue évaluation qui farcit littéralement l'articulation P6/P7, ces 9 propositions dessinent nettement l'espace d'un récit. L'inversion des contenus initiaux en contenus terminaux est très explicite : de la *méfiance* à la *confiance*.

P6 je me *méfie* tout le temps du corps enseignant
P9 je leur accorde ma *confiance*

Les actants principaux en sont le *Je* (+ ses camarades : P7) et les deux enquêteurs (J. Bres et F. Madray). En termes sémiotiques, on dira que le récit est tout entier centré sur l'*épreuve qualifiante*, les enquêteurs en étant les *sujets*, l'actant-narrateur le *destinateur*, les préjugés ouvriéristes de celui-ci jouant le rôle d'*opposant*.

Description formelle qui doit être complétée si l'on veut essayer d'approcher le sens de ce récit : deux des narrataires (les enquêteurs) - qui plus est destinataires de la question qui va être posée - sont actantialisés en non-personne. Pourquoi le narrateur ne saisit-il pas ces actants en 2ème personne ? Plusieurs explications sont ici possibles :

- dans cette phase de son tour de parole, D. Reynal s'adresse aux seuls mineurs. Ce n'est donc pas *aux* enquêteurs (2ème personne) mais *des* enquêteurs (non-personne) qu'il parle. Seul un enregistrement magnétoscopique aurait pu nous permettre de vérifier ou d'invalidier cette hypothèse.

- la non-personne tient à la forte spectacularisation de la séquence : le narrateur-bateleur met en quelque sorte les narrataires-enquêteurs à distance d'eux-mêmes pour mieux les exhiber sur la scène du récit.

- les actants du récit d'expérience personnelle sont, comme nous l'avons dit, généralement saisis en première personne (le *Je* actant-narrateur) et en non-personne (25). Selon cette loi du genre, D. Reynal actantialise J. Bres et F. Madray en *ils* alors même qu'il leur destine sa narration.

- le remplacement de *vous* par *ils*, au-delà de cette explication, tient à la structure actantielle du RCST ici convoquée : par identification avec l'actant ingénieur, les enquêteurs sont inscrits en non-personne. C'est cette dernière interprétation (qui n'exclut pas les deux précédentes) que nous tâcherons de démontrer.

A première lecture, le récit que fait D. Reynal de sa rencontre avec les enquêteurs la contrarie : n'est pas mis en récit la confrontation verbale cadre / mineur (avec victoire de ce dernier) définitoire du RCST. Pas d'altercation : tout au plus des suspicions (P6), que l'actant *Je* règle avec ses camarades, le terme du récit étant la construction de l'autre social comme quasi-même : "*camarades enseignants*" (P9).

C'est la prise en compte de la longue évaluation qui sépare P6 de P7 qui va nous aider à voir la façon dont la structure narrative contresociotypique travaille ce récit :

- P6 pour moi très sympathiques quoique je me méfie toujours du corps enseignant
- a) je me méfie toujours du corps enseignant
 - b) je ne les rejette pas /
 - c) mais si eux sont assez *intelligents* pour essayer de nous analyser nous faire parler /
 - d) moi je suis assez *intelligent* aussi pour essayer de les écouter et: savoir ce qu'ils veulent a priori
 - e) vous comprenez là-dessus /
 - f) les marchands de livres moi: ça aussi: /
 - g) je m'attendais toujours à ce que Jean-Pierre Chabrol / s'empresse / à faire un livre, en essayant d'en tirer un profit (...)

(- - - - -)

P7 je me suis informé auprès des camarades quand même

Pourquoi cette tirade qui contribue moins, tant elle est longue, à mettre en valeur la proposition narrative qui la suit (P7) qu'à effacer presque, en tout cas à rendre problématique, vue l'ampleur de la disjonction P6/P7, la compréhension de l'enchaînement narratif ? Quel est son rapport avec le récit enchâssant qu'elle tend à déborder ? Soulignons :

1) que le locuteur développe à l'égard des intellectuels, tout particulièrement les enseignants, la problématique socio-contresociotypique :

- l'enquête est catégorisée en termes sociotypiques (P6c, à travers le praxème *intelligent* notamment)

- ce qui permet l'énonciation des contresociotypes : image positive du même (P6d, à travers également le praxème *intelligent*), image négative de l'autre (P6f, g, etc ... : haut lieu stratégique, la substitution praxémique de *marchand de livres* au terme attendu : *écrivain*).

2) que les deux actants introduits dans la démonstration sont en fort rapport de similarité avec les enquêteurs :

- comme J.P. Chabrol, les enquêteurs sont des "marchands de livres" : ils sont en train d'écrire, au moment de cette interview, un ouvrage à partir de leur enquête (26), et ont communiqué leur projet aux enquêtés.

- comme J.G., ils sont professeurs et s'intéressent à l'occitan (27).

Nous dirons que cette tirade vient en complément / remplacement du RCST que le narrateur ne peut construire à partir des deux enquêteurs. De par leur *statut* (enseignants-chercheurs), ils sont des *autres sociaux*. Comme tels, ils suscitent le RCST. De par leurs pratiques (engagement régionaliste, donc défenseurs du charbon cévenol), ils sont des *mêmes idéologiques*. Comme tels, ils entravent le développement du RCST. Il semble que ce soit ces interpellations contradictoires qui rendent compte de la structure assez exceptionnelle de ce récit :

- la structure contresociotypique est convoquée : les narrataires sont actantialisés en non-personne. Se met en place une scène qui devrait voir s'affronter le Je à ses autres de classe.

- la structure contresociotypique est contrariée : ne pouvant se réaliser dans les cadres du récit inauguré, puisque les actants posés en autre se révèlent être des quasi-mêmes, elle se développera sous forme d'évaluations, en substitution actantielle.

A l'intérieur même du récit, qui par son déroulement sinon invalide du moins neutralise la problématique socio-contresociotypique, se développe une intervention du narrateur qui, en contre-exemplification de la morale du récit, la valide Plus même : le ton du locuteur indique qu'il prend manifestement plus de plaisir à énoncer le couplet contre J.P. Chabrol et J.G. qu'à raconter le récit dont les enquêteurs sont les actants : le premier vérifie sa construction identitaire ouvriériste, le second la contredit. Grâce à la permutation des rôles intervieweurs / interviewés, D. Reynal peut dire que les représentations socio-contresociotypiques traversent la relation enquêteurs / enquêtés. Nous en mesurons la prégnance à la façon dont elles perturbent, employons un néologisme : *défocalisent* un récit qui ne peut les exemplifier.

Cette plage, par la façon dont le locuteur essaie de produire un RCST dont les enquêteurs seraient non seulement les narrataires mais aussi les actants (face à *Je*), littéralise en quelque sorte le processus interactif que nous avons nommé narrativisation. En confirmation de notre hypothèse initiale, le RCST nous semble

devoir être référé à l'interaction sociale ouvrier / intellectuel de l'interlocution : en réfutation du sociotype que cette interlocution convoque latéralement, le mineur énonce, via la médiation du récit, le contresociotype : l'interaction verbale *représentée* ingénieur / mineur, mise en scène dans le récit, apparaît comme la métaphore (narrative) de l'interlocution *représentante* intervieweurs / interviewés.

Au terme de ces brèves analyses, nous proposerons une description du processus de narrativisation et le comparerons à des fonctionnements similaires :

1 - La narrativisation de la scène interlocutive nous semble - provisoirement - pouvoir être décrite dans les termes suivants :

- . dans un échange verbal entre A et B, un élément du comportement linguistique - ou plus généralement du statut - de B dérange A ;

- . n'en ayant pas lui-même pleinement conscience ou ne pouvant verbaliser ouvertement cette perturbation à son interlocuteur, A produit un récit qui en est comme la métaphore ;

- . ce récit est un acte indirect : non seulement il met en scène la perturbation, mais il vise à la lever. Ce qui est vérifié lorsqu'il est suivi d'effet perlocutoire ;

- . le récit est apte à cette fonction parce que le *débrayage* actantiel et spatio-temporel qui est au principe de sa production permet de s'écarter de la scène de l'interlocution ... pour mieux y revenir en vertu du processus d'*identification* (actants / narrateur, narrataires) qui est au principe de sa production / réception.

- . la narrativisation est un phénomène *graduel* : secondaire par exemple dans [1] (elle vient s'ajouter en surimpression à la valeur première du récit), peut-être également dans [3] et [4], elle semble bien première dans la mise en récit de [2].

2 - Pour mieux cerner ce phénomène interactif, nous le comparerons à d'autres fonctionnements narratifs : ceux du récit exemplaire, de l'écriture néo-romanesque, de la gaffe, et le rapprocherons d'un autre processus interactif : le transfert.

- . S. Suleiman (28) définit le récit exemplaire comme "genre narratif didactique" et le compare à un acte de parole illocutoire, visant un effet perlocutoire : "il s'agit (...) de persuader quelqu'un d'une vérité essentielle et de

modifier éventuellement son comportement, en lui racontant une histoire" (p. 469). Relèvent de ce genre, selon l'auteur, la parabole, la fable, le roman à thèse. Nous ajouterons : certains récits oraux qui cherchent à démontrer un argument et à faire agir le narrataire en conséquence. J.M. Adam (1985) a montré comment les discours publicitaires et politiques usaient de cette structure. Comme dans les cas de narrativisation de la scène interlocutive, le récit exemplaire vise à faire faire, par le biais notamment d'une identification du narrataire à l'un des actants. Mais, alors que dans ceux-là la mise en rapport temps du raconter / temps raconté ainsi que l'effet perlocutoire visé sont infraconscients, dans celui-ci, ces caractères sont au contraire clairement rapportés à une intention consciente, qui se manifeste le plus souvent par une évaluation décodant le message du récit : morale dans la fable, interprétation dans la parabole.

. Dans ses analyses à la fois stimulantes et percutantes, J. Ricardou définit l'écriture néo-romanesque comme *auto-représentation* : "la fiction ne reflète point le monde par l'intermédiaire d'une narration (29) ; elle est, par un certain usage du monde comme la désignation à revers de sa propre narration" (p. 25), "la fiction se développe comme *allégorie* de l'écriture qui l'érige" (p. 29). Cette dernière proposition n'est pas sans rappeler notre description de la narrativisation dans le RCST : nous avons dit que l'interlocution verbale représentée (ingénieur / mineur) apparaît comme la *métaphore* narrative de l'interlocution représentante intervieweurs / interviewé. Au-delà de la rencontre occasionnelle dans la nomination de deux figures de rhétorique, il y a effectivement un fonctionnement parallèle, sinon identique : dans l'écriture (néo) romanesque telle que la définit Ricardou, la fiction sert de représentant à la narration, comme le temps raconté au temps du raconter dans le processus de narrativisation. Les similitudes s'arrêtent cependant là : la narrativisation s'origine dans l'interaction verbale entre deux sujets, l'auto-représentation nullement : la fiction y métaphorise non l'interaction narrateur / narrataire mais l'acte d'écriture.

. La *gaffe* est au plus près de la narrativisation. Nous décrirons son fonctionnement de la sorte : soit une interaction X, Y. Y est doté d'un stigmatisme quelconque : il s'agit pour X de ne pas démontrer qu'il le perçoit, ou/et qu'il partage le préjugé qui l'entoure. Malgré ce - ou plutôt à cause de cela - X, à son corps défendant, va tenir des propos thématissant ce stigmatisme indirectement

offensant pour Y. La gaffe, qui peut se réaliser de différentes façons, emprunte préférentiellement les chemins - ou plutôt le détour - du récit. Citons un exemple de notre vécu : une hôtesse reçoit des convives, au nombre desquels un bègue. Se sachant "gaffeuse", elle surveille ses propos. La conversation roule sur les relations de voisinage, le comique dont elles sont parfois l'occasion, et la voilà qui entre dans un récit mettant en scène une conversation qu'elle a eu récemment avec sa voisine de palier, bègue au dernier degré. Un fort malaise s'empare du groupe. Réalisant sa bétise, la narratrice termine en catastrophe son histoire ... On a bien là un récit qui s'origine dans une difficulté de l'interaction représentante : le bégaiement de l'un des interlocuteurs a la même fonction que l'absence de réaction dans [1], l'usage de l'occitan dans [2], la convocation implicite du sociotype dans [3] et [4], et qui la met en récit. Cependant, dans les exemples étudiés, le récit réalisait un acte indirect visant à une transformation de la situation d'interlocution : il s'agissait en (1) de faire réagir le public, en [2] de faire cesser l'emploi de la langue B, en [3] et [4] de substituer à l'image négative du sociotype celle, valorisante, du contresociotype. Rien de tel ici où la gaffe ne vise et ne suscite pas de transformation (du problème interactif initial) (30).

. On peut enfin rapprocher la narrativisation du *transfert* en ce sens que dans les deux processus s'opère un déplacement d'une représentation à une autre. Cependant le sens de ce déplacement est inverse : si, dans le transfert, le patient fait inconsciemment jouer à l'analyste (31) le rôle d'une figure parentale, c'est, dans la narrativisation, un actant qui joue le rôle de l'interlocuteur. L'identification va, dans ce cas, non d'un actant (personnage de l'enfance) à l'interlocuteur, mais de l'interlocuteur à l'actant : le *tu* de l'interaction ne remplace pas mais est remplacé par une figure actantielle. D'une manière plus générale, alors que dans le transfert l'interaction représentante sert à l'actualisation d'une scène du passé, c'est une scène du passé qui sert à la verbalisation de l'interaction représentante, dans la narrativisation.

Ceci posé, il est légitime de se demander si le processus de narrativisation n'est pas lui-même doublé d'un transfert. Reprenons nos exemples : nous avons dit que, dans [2], V. Chaix produisait le récit de l'interdit du hongrois en déplacement - substitution de l'interdit de l'occitan qu'il peut difficilement signifier directement aux enquêteurs. On peut aussi entendre que l'usage par les enquêteurs d'une langue B fait remonter l'actualisation d'une scène douloureuse de diglossie

familiale, qu'il projette sur ceux-ci les violents affects que celle-là a suscités en lui. L'analyse en termes transférentiels, également possible pour la séquence [1], semble particulièrement pertinente pour le RCST : le sujet ouvrier a douloureusement intériorisé la péjoration sociotypique. L'interaction de l'interview - par le biais du statut d'intellectuels des enquêteurs - permet l'actualisation sur leur personne, non de cette infériorisation (en cela on s'écarte d'ailleurs de la problématique du transfert) mais de son inversion. Le mouvement transférentiel serait particulièrement net dans la séquence [4] : D. Reynal actantialise ses interlocuteurs dans un récit pour leur faire jouer le rôle de l'intellectuel qui sociotypise. Ceux-ci s'avérant inaptes à tenir cette position, il leur substitue deux autres actants sur lesquels il pourra inscrire plus aisément sa "haine de classe".

Nous ne faisons qu'évoquer cette possibilité d'interprétation, sans essayer de vérifier sa pertinence. Nous remarquerons que les hypothèses explicatives du transfert et de la narrativisation ne sont pas mutuellement exclusives : la production des séquences narratives analysées peut relever de la projection d'un affect du sujet locuteur sur ses interlocuteurs *et* du déplacement en temps raconté de ce qu'il a à leur dire en temps du raconter : double mouvement qui figure *partiellement* la complexité de ce qui se joue dans l'interaction entre deux sujets, que la forme narrative, parce qu'elle se présente comme un débrayage de la situation d'interlocuteur, est particulièrement apte à signifier implicitement.

NOTES

(1) Il convient de remarquer, en correction de cette apparente complémentarité entre un objet et une méthode, que l'orientation choisie aurait pu être tout à fait autre, voire contraire si, au lieu de se donner Propp comme père fondateur, la narratologie avait élu Bakhtine : *Marxisme et philosophie du langage* date de la même période que *Morphologie du conte*. Pour faire vite, nous dirons que les narratologues des années 60/70 ont joué Propp contre Bakhtine, à l'exception notable toutefois de Kristeva (1969, "Le mot, le dialogue et le roman", *Semiotiké*, Points Seuil, 82-112).

(2) 1967, "Narrative analysis : oral versions of personal experience" in J. Helm (ed.), *Essays on the verbal and visual arts*, Seattle, Washington University Press, 12-44 ; 1972 (en collaboration avec Waletzky J., "La transformation du vécu à travers la syntaxe narrative", chapitre 9 de *Language in the inner city*, trad. française 1978 *Le parler ordinaire*, Minuit, 219-235. Nous ne pouvons que signaler sans l'analyser ici l'importance de cette recherche.

(13) Pour une présentation générale de cette problématique ainsi que pour sa reformulation, cf. Kerbrat-Orecchioni 1986, *l'Implicite*, Colin (56-91).

- (14) Anscombre 1980, "Voulez-vous dériver avec moi ?", *Communications* 32, Seuil, 62-124.
- (15) Selon cette logique, Kerbrat-Orecchioni 1986, qui propose de traiter l'illocutoire dérivé comme un trope, précise : "Le trope est une erreur de dénomination *consciente et délibérée*" (p. 147) (c'est nous qui soulignons).
- (16) C'est nous qui soulignons.
- (17) Cf. notamment 1989, "Sociotypes, contresociotypes : de l'identité ouvrière", *Littérature* 76 (à paraître, décembre).
- (18) Terme du sociolecte des mineurs, issu de l'occitan *tancar* : fermer.
- (19) Selon l'opposition travail manuel / travail intellectuel.
- (20) A ce titre, il est un hapax dans notre corpus.
- (21) Tel que nous le présentons dans le cadre de cet article, en effaçant une longue évaluation subséquente.
- (22) *Forms of talk*, 1981 ; trad. française : *Façons de parler*, Minuit, 1987 : 24.
- (23) Inversion partielle notamment en ce que la demande procède, comme dans l'entretien thérapeutique, de ceux qui vont être interviewés .
- (24) D'autant que le tour de parole de D. Reynal étant assez long (7'15"), nous avons été dans l'obligation de n'en retenir que les séquences pertinentes à notre objet d'analyse.
- (25) D'une manière générale la deuxième personne ne sert pas à saisir, sauf exception - récits d'accusation, *La modification* de M. Butor - un actant dans le récit.
- (26) *Parole ouvrière*, auparavant cité.
- (27) Précisons que D. Reynal est un des (rares) enquêtés qui a maintenu l'usage de l'occitan ; qu'il converse fréquemment dans cette langue avec les intervieweurs.
- (28) 1977, "Le récit exemplaire", *Poétique* 32, 468-489.
- (29) Les concepts de *fiction* et de *narration* de J. Ricardou (1967, *Problèmes du nouveau roman*, Seuil) correspondent (grosso modo) à notre distinction *temps raconté* / *temps du raconter*.
- (30) A moins que l'on ne considère, selon une suggestion de Kerbrat-Orecchioni (1986:61) que "tout énoncé, dans la mesure où son énonciation vient toujours d'une certaine manière modifier la situation interlocutive, et/ou les dispositions affectives des interactants, (...) se trouve illocutoirement chargé". Dans le cas de gaffe cité, effectivement le récit change la situation interlocutive : il provoque un malaise. Mais tel n'était pas l'effet recherché ; à moins que, à son insu, la narratrice veuille enrayer le ronron de la convivialité ... ou ait un compte personnel à régler avec le narrataire bègue indirectement visé et atteint ...

(31) Ce phénomène est présent, plus largement, dans toute situation interlocutive, dans la mesure où "le transfert s'établit spontanément dans toutes les relations humaines, aussi bien que dans le rapport de malade à médecin" (Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, 1975:62).

Mots

Les langages du politique

revue trimestrielle
N° 20 Septembre 1989

LA TÉLÉVISION POLITIQUE

numéro coordonné par
Simone Bonnafous et Eliséo Véron

TABLE DES MATIÈRES

<i>Simone Bonnafous</i>	
Présentation	3
<i>Patrick Champagne</i>	
Qui a gagné ? Analyse interne et analyse externe des débats politiques à la télévision	5
<i>Philippe J. Maarek</i>	
Le message télévisé a-t-il besoin du discours politique ? ...	23
<i>Jean Mouchon</i>	
Médiatisation de la communication politique et logiques structurantes	43
<i>Erik Neveu</i>	
« L'heure de vérité » ou le triangle de la représentation ...	57
<i>Eliséo Véron</i>	
Télévision et démocratie : à propos du statut de la mise en scène	75